

Le monde aujourd'hui

Article à partager



Le Livre des Meqabyan - Maccabées

Le pont de fidélité oublié entre les Testaments

Franco, le 2 juin 2026

Après avoir exploré les mystères célestes d'Hénoch et la danse sacrée du temps des Jubilés, le voyage au sein du canon étroit éthiopien nous conduit aujourd'hui vers un cycle de récits plus terrestres, mais tout aussi enflammés par la foi : les **Livres de Meqabyan 1, 2, 3**.

Vous connaissez peut-être les deux premiers livres des Maccabées, qui relatent la révolte juive contre l'opresseur grec séleucide au II^e siècle avant J.-C. Ces textes, absents de la Bible protestante mais présents dans les Bibles catholique et orthodoxe, sont dits « deutérocanoniques ». Pourtant, la Bible éthiopienne recèle, sous le même nom, un cycle de trois livres totalement différents. Leur existence est un choc pour le bibliste occidental. Ils ne parlent pas de la révolte hasmonéenne (Meqabyan - Maccabées). Ils couvrent une fresque bien plus vaste, un « pont » légendaire et théologique qui, selon la tradition éthiopienne, relie l'époque post-exilique à l'aube du Nouveau Testament, préparant la venue du Christ durant près de cinq siècles.

Meqabyan 1 : Le Sacrifice qui refuse le Silence



De quoi parle ce livre inconnu ? Il s'ouvre sur une persécution antérieure à celle des Maccabées grecs. Un roi païen madianite du nom de Tsirutsaydan impose l'idolâtrie au peuple de Dieu. Le cœur du récit est le martyre, d'une ampleur et d'une théologie qui préfigurent de manière stupéfiante les persécutions chrétiennes. L'histoire se cristallise autour d'un homme, Meqabis, et de ses cinq fils, exhortés par leur mère, une lionne nommée Yaonit. Le récit de leur supplice, refusant de manger de la viande sacrifiée aux idoles par fidélité à la Loi de Moïse, fait directement écho à celui des sept frères du Second livre des Maccabées (ch. 7), mais avec une amplification dramatique et une théologie du martyre comme témoignage suprême rendu à Dieu, supérieur à la résistance armée.

Pourquoi une absence totale des canons protestants et catholiques ?

C'est ici que l'enquête devient fascinante. L'absence de ce livre, et de tout le cycle, est radicale : il ne figure ni dans la Bible protestante, ni dans la Bible de Jérusalem (catholique), ni dans la Bible orthodoxe grecque ou slave. Plusieurs hypothèses, non exclusives, peuvent être avancées :

- La confusion originelle des noms : C'est la raison principale. Les Pères de l'Église et les premiers compilateurs de listes canoniques connaissaient, sous le nom grec de Makkabaikôn, les deux ou quatre livres des Maccabées liés à l'histoire hasmonéenne. Lorsque ce texte éthiopien, probablement composé en grec à l'origine, a circulé dans certains milieux juifs ou chrétiens orientaux sous un titre similaire, il a été immédiatement perçu comme une doublure apocryphe et redondante. Le canon occidental a tranché en faveur du récit historique « officiel » de la révolte juive, jugé plus ancien et historiquement fiable, rejetant ce midrash édifiant comme une amplification légendaire tardive. L'homonymie a été fatale au Meqabuyan, victime d'une erreur d'identité littéraire.
- Le rejet de la théologie du martyr « passif » : Pour l'Église occidentale, de plus en plus liée au pouvoir temporel après Constantin, le modèle du martyr « pacifique » qui accepte la mort sans résistance pouvait être théologiquement estimable, mais le modèle dominant du Maccabée historique (Judas Maccabée, le guerrier de Dieu) offrait un paradigme plus utile pour une chrétienté qui devait désormais se défendre militairement. Le récit de la mère Yaonit et de ses fils, sublime mais politiquement « inerte », fut relégué au rang de belle légende, tandis que les Maccabées combattants furent intégrés comme préfiguration de la lutte spirituelle (et parfois temporelle) de l'Église. Seule l'Église éthiopienne, restée une île assiégée mais indépendante, a conservé ce modèle du martyr non-violent comme étendard identitaire suprême.

Meqabuyan 2 : La vraie victoire est dans la souffrance



Ce deuxième livre poursuit le cycle en élargissant la perspective. Il raconte l'histoire d'un autre roi païen, cette fois de Moab, nommé Meqabis. Ce roi fait la guerre à Israël et triomphe, capturant un grand prêtre et une partie du peuple. Le thème central n'est plus seulement le martyr, mais le sens de la souffrance et la puissance de la repentance. Au sein de l'épreuve, le roi païen est confronté à la puissance inébranlable du Dieu d'Israël et, touché par la foi de ses prisonniers, se repent de son orgueil et de son idolâtrie. Il enseigne la Loi de Dieu à son peuple et devient un modèle de droiture. Ce récit affirme que la fidélité de l'Alliance n'est pas une question de sang ou de victoire militaire, mais de cœur et d'obéissance.

Les raisons d'une absence encore plus profonde :

Si le Livre 1 a pu souffrir d'une confusion, le Livre 2 a été confronté à un rejet théologique plus fondamental, qui en fait un corps totalement étranger aux canons occidentaux.

- L'absence de « héros » juif et la centralité d'un païen converti : Le canon juif, puis chrétien, est structuré autour de l'histoire du salut centrée sur Israël puis sur l'Église. Un récit où le personnage principal, le « Maccabée » du titre, est un roi païen de Moab qui finit par enseigner la Loi de Dieu, pulvérise ce cadre narratif. Comment intégrer ce texte dans une Bible qui se veut le récit du peuple élu ? Il n'a pas sa place dans la continuité de l'Alliance telle que l'Occident l'a définie. Il n'y a pas de victoire d'Israël, pas de restauration du Temple, seulement la conversion intérieure d'un ennemi. C'était un message trop universel, trop « hors cadre » pour les compilateurs.
- Une critique implicite de la centralité du Temple : À une époque où le judaïsme puis le christianisme naissant structuraient leur identité autour de lieux saints et d'institutions, ce livre déplace le centre de gravité. La victoire de Dieu a lieu sur une terre étrangère, par la médiation d'un ancien oppresseur. La Loi est enseignée hors de Jérusalem, sans le sacerdoce lévitique légitime. Ce modèle « décentré » pouvait être perçu comme subversif, voire dangereux, pour une autorité ecclésiale en pleine construction. L'Éthiopie, avec sa conscience d'être le « second Israël », une nouvelle terre d'élection au-delà de la géographie historique, a trouvé dans ce livre une légitimation puissante de sa propre existence : la foi authentique peut éclore et structurer une nation en dehors du cadre originel, par la seule puissance de la repentance et de l'obéissance à la Loi.

Meqabuyan 3 : Le chaînon manquant de la fidélité



Le troisième livre achève le cycle et révèle sa fonction ultime. Il ne s'agit plus d'un récit de persécution, mais d'un texte d'enseignement et de transition. Il présente une généalogie spirituelle et une série d'exhortations sur l'importance de la Loi de Dieu et de l'Alliance comme fondement indestructible de la communauté. Il comble le vide narratif et théologique entre les derniers prophètes de l'Ancien Testament et l'arrivée de Jean-Baptiste, habité par des générations de fidèles dont le seul combat fut de maintenir allumée la flamme de la Loi dans une attente messianique silencieuse.

Pourquoi ce troisième livre a-t-il été jugé superflu ?

L'absence de Meqabuyan 3 ne s'explique pas par une erreur de catalogue, mais par un « vide » que l'Occident ne ressentait pas.

- La concurrence avec la littérature prophétique et sapientielle : L'Ancien Testament occidental se clôt sur la promesse prophétique (Malachie annonçant le jour du Seigneur et le retour d'Élie). Cette fin ouverte, tendue vers l'accomplissement, est théologiquement puissante. Un livre de « remplissage » comme Meqabuyan 3, fait d'exhortations morales et de généalogies spirituelles, était perçu comme répétitif des livres sapientiaux (Proverbes, Ecclésiastique) et historiquement inutile. Il brisait l'élan prophétique vers le Christ. Pour l'Église latine, le « chaînon manquant » est comblé par la littérature intertestamentaire comme les apocryphes juifs, mais sans statut canonique.
- Le besoin éthiopien d'une continuité sans rupture : Pour la théologie éthiopienne, en revanche, ce livre est essentiel. Il n'y a pas de rupture entre l'ancienne et la nouvelle Alliance, mais une continuité parfaite de la Loi. Ce troisième livre sert de « chaîne de transmission » ininterrompue de la sagesse et des commandements depuis Moïse jusqu'au Christ, légitimant ainsi l'observance de pratiques vétérotestamentaires - ce qui est relatif au texte, à la doctrine ou à l'histoire de l'Ancien Testament de la Bible - (circoncision, sabbat, interdits alimentaires) au sein même du christianisme éthiopien. Là où l'Occident a théorisé une « Nouvelle Alliance » qui abroge en partie l'Ancienne, l'Éthiopie voit une seule et même Alliance se perfectionner. Meqabuyan 3 est donc la preuve textuelle que la fidélité à la Loi n'a jamais cessé et reste le fondement de la foi chrétienne. Il s'agissait d'une nécessité théologique vitale pour l'Éthiopie, alors que pour Rome ou les Réformateurs, il représentait un fondement biblique pour un « judéo-christianisme » qu'ils avaient précisément dépassé. Luther, en particulier, l'aurait sans doute classé avec l'Épître de Jacques comme une « épître de paille » légaliste, totalement contraire à sa doctrine de la sola fide (la foi seule).

Ainsi, vous voyez comment l'absence de ces livres dans nos Bibles n'est pas le fruit du hasard. C'est le résultat d'un double processus : une confusion littéraire pour le premier, un rejet théologique pour le deuxième, et un différend profond sur la nature même de l'Alliance pour le troisième. Le canon éthiopien, en les conservant, ne témoigne pas seulement d'une histoire de la fidélité au Dieu unique, mais aussi de la singularité radicale de son propre chemin de foi.

Les leçons de Meqabuyan pour le monde d'aujourd'hui, par thématique

Au-delà de leur intérêt historique et littéraire, ces livres oubliés résonnent avec une actualité déconcertante. Ils offrent un miroir grossissant sur nos propres conceptions de la foi, du pardon et de la justice. Analyse des cinq grands thèmes identifiés.

1. La repentance et le pardon : Le roi païen, miroir du croyant



Le cas du roi Meqabis (Meqabuyan 2) est une bombe théologique qui pulvérise bien des argumentaires contemporains. Aujourd'hui, nos discours sur le pardon sont souvent soit psychologiques (« se pardonner à soi-même » pour se sentir mieux), soit conditionnés par une échelle humaine de gravité des fautes. Ici, l'offenseur est un roi païen, un conquérant arrogant qui a fait la guerre au peuple de Dieu lui-même. Sa faute est collective, culturelle et politique. Le récit opère pourtant un renversement radical : le criminel n'est pas l'incarnation d'un mal absolu à détruire, mais un pécheur capable d'une « metanoïa » (repentance) sincère. Sa repentance n'est pas un simple regret, elle est une transformation ontologique : il enseigne la Loi de Dieu. Cela nous défie profondément. Combien de nos Églises

et de nos communautés seraient capables d'imaginer le « persécuteur » d'hier comme le « docteur » d'aujourd'hui ? L'arrangement moderne consiste souvent à annuler la personne (la « cancel culture ») plutôt qu'à croire en la puissance

transformatrice de la grâce qui peut changer un loup en berger. Le Meqabuyan nous confronte à la dimension scandaleuse du pardon divin, qui n'efface pas la justice mais restaure le pécheur au point de faire de lui un témoin actif de la loi qu'il combattait.

2. La justice de Dieu et les conséquences du péché : Une causalité non-négociable



Le cycle Meqabuyan est d'une clarté absolue sur ce point : le malheur qui s'abat sur le peuple n'est jamais arbitraire. Il est la conséquence directe de l'infidélité à l'Alliance et du rejet de la Loi. C'est une théologie de la rétribution qui, vue avec un prisme moderne, peut sembler « primitive » ou dure. Aujourd'hui, nous avons tendance à disjoindre complètement la souffrance de la faute personnelle ou collective, par peur de culpabiliser les victimes. Nous avons remplacé le « Dieu juste qui punit » par un « Dieu amour qui compatit », ce qui est vrai, mais partiel. L'argumentaire des Meqabuyan refuse cette disjonction. Il insiste sur une causalité spirituelle inévitable : l'arrogance et l'idolâtrie conduisent à la ruine, non parce que Dieu est un tyran capricieux, mais parce qu'il est la

source de la vie. Se couper de Lui, c'est se couper de la vie elle-même. Ce message est un correctif puissant à un christianisme « bon enfant » où le péché serait sans conséquence réelle. Pour les martyrs de Meqabuyan 1, il n'y a pas de négociation possible : l'acte d'idolâtrie est une mort spirituelle immédiate, bien pire que la mort physique. C'est une logique qui rappelle les premiers chrétiens : « Je vous le dis, craignez Celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne » (Luc 12, 5). Un discours difficile à entendre, mais qui donne un poids éternel à chaque choix quotidien.

3. La fidélité face à la tentation : La mort plutôt que le compromis



Le récit des enfants de Meqabees (le premier Meqabis) et de leur mère Yaonit est le cœur brûlant de ce cycle. La tentation ne porte pas sur des biens matériels, mais sur la survie elle-même : manger pour vivre. L'arrangement moderne face à la tentation est immense. Nous avons industrialisé la justification du compromis : « c'est pour une bonne cause », « il faut bien vivre avec son temps », « Dieu est amour, il comprendra ». La scène du martyr dans Meqabuyan 1 balaie ces sophismes. Chaque frère, avant de mourir, prononce un discours théologique non pas pour ses bourreaux, mais pour la communauté qui écoute. Leur mort est un acte d'enseignement, une liturgie. Leur argument n'est pas politique mais eschatologique : il est préférable de mourir maintenant dans la fidélité pour vivre

éternellement, que de survivre quelques années en étant un cadavre spirituel condamné. Ce radicalisme biblique, qui a toujours été celui des martyrs chrétiens, remet en question nos arrangements confortables où la frontière entre le bien et le mal devient une vaste zone grise de « tolérance » et d'« ouverture d'esprit ». Pour les Meqabuyan, comme pour l'Éthiopie chrétienne qui a résisté aux invasions, l'identité se forge non dans la négociation, mais dans l'absolu du témoignage.

4. L'importance de la loi de Dieu : Le ciment identitaire



Pour ce cycle, la Loi n'est pas un ensemble de règles contraignantes, mais le fondement même de l'être communautaire. Le respect strict des commandements, du sabbat, et des interdits alimentaires (comme la viande sacrifiée) n'est pas un « légalisme ». C'est la délimitation sacrée de l'espace de l'Alliance. Aujourd'hui, notre rapport à la Loi est souvent antinomiste (la grâce a aboli la loi) ou sélectif (on choisit les commandements qui nous arrangent). L'arrangement contemporain consiste à interioriser la foi jusqu'à la rendre invisible et non contraignante : ce que je crois ne regarde que moi. Les Meqabuyan affirment exactement l'inverse : la foi en Dieu a une expression sociale, visible et contraignante. Le refus de manger la viande n'est pas un caprice alimentaire, c'est un étendard. Mourir

pour cela proclame au monde que la souveraineté de Dieu s'étend même sur le contenu de l'assiette. Ce livre redonne une dignité révolutionnaire à l'obéissance. Dans un monde où tout engagement est liquide et révisable, la rigueur joyeuse et radicale de cette fidélité est une prophétie contre l'inconsistance spirituelle de notre temps.

5. Le jugement et l'au-delà : Une boussole pour l'épreuve



Enfin, l'horizon ultime de tout le cycle est le jugement dernier et la rétribution spirituelle. Les martyrs ne sont pas des héros stoïciens qui acceptent la mort avec résignation. Ils sont habités par une certitude ardente : la couronne de justice les attend. Leurs yeux ne sont pas fixés sur les instruments de torture, mais sur le tribunal céleste où Dieu reconnaîtra les siens. La mère, Yaonit, ne dit pas à ses fils « soyez courageux », mais « souvenez-vous de la promesse, regardez la récompense ». C'est une perspective totalement contre-culturelle. Notre société a évacué l'au-delà, transformant la mort en un néant tabou. Même dans nos Églises, la prédication sur le jugement s'est raréfiée au profit d'un message de bien-être terrestre. Ce faisant, nous désarmons les croyants face à la persécution et à la

grande épreuve de la mort. Meqabuyan est un vaccin contre la foi tiède. Il réintroduit la notion que l'injustice présente n'est pas le dernier mot, que les échelles de valeur du monde sont faussées et que la véritable balance est celle de Dieu, dans l'au-delà. C'est uniquement parce que la résurrection et le jugement sont des réalités plus tangibles que la survie biologique que le martyr devient non seulement supportable, mais désirable.

En conclusion, ces trois livres, en apparence obscurs, sont un miroir ardent. Ils nous renvoient l'image d'un christianisme qui a peut-être trop appris à s'arranger avec le monde, et ils nous rappellent que la foi en un Dieu unique est, par essence, une aventure radicale et exigeante, où l'espérance de la résurrection justifie et transcende tous les sacrifices du temps présent.

Les leçons de Meqabuyan à l'épreuve du monde moderne : Un défi Impossible ?

Les livres de Meqabuyan ne sont pas des antiquités poussiéreuses. Ce sont des miroirs ardents. Ils nous tendent une image de la foi si pure, si radicale, qu'elle en devient presque insoutenable pour nous, hommes et femmes du XXI^e siècle. Analysons ces cinq piliers théologiques non seulement pour les comprendre, mais pour mesurer l'abîme qui les sépare de notre vie sociale actuelle, et pour sonder le malaise, voire le silence, qu'ils provoquent dans nos Églises contemporaines.

1. La Repentance et le Pardon : L'ennemi devient docteur de la Loi

Le texte : Le roi Meqabis de Moab, oppresseur et idolâtre, fait la guerre au peuple de Dieu. Confronté à la foi de ses prisonniers, il se repent sincèrement, non pas d'une simple faute morale, mais d'un péché structurel d'orgueil, de violence et d'idolâtrie. La grâce divine est telle qu'il devient lui-même un enseignant de la Loi de Dieu pour son peuple. L'oppresseur devient le héraut.

Comparaison avec la vie sociale d'aujourd'hui : Nous vivons sous le règne de la « mémoire irrécyclable ». Notre société a élevé la reconnaissance des torts historiques et systémiques au rang de dogme, ce qui est juste et nécessaire. Cependant, elle y a souvent adjoint un corollaire implicite : l'identité de « victime » ou de « coupable » est devenue un statut permanent et ontologique. On est son péché ou son trauma pour toujours.

L'impossibilité créée : L'idée même que l'oppresseur (le raciste, le colonisateur, le prédateur) puisse non seulement être pardonné, mais devenir un guide spirituel crédible, est une offense à la sensibilité moderne. Nous exigeons des excuses, des réparations, une « déconstruction », mais nous refusons la possibilité d'une restauration complète de la personne. Un ancien bourreau qui enseignerait la morale serait perçu comme une provocation, une « appropriation culturelle » de la vertu. La société accepte l'aveu pour mieux condamner, non pour libérer. La repentance sincère de Meqabis, suivie d'une autorité retrouvée, est socialement et psychologiquement irrecevable.

La position des Églises aujourd'hui : Les Églises sont profondément divisées et souvent embarrassées sur ce point. D'un côté, une grande partie du protestantisme libéral et du catholicisme post-conciliaire a embrassé la logique sociétale. On met l'accent sur la culpabilité collective et des cérémonies de repentance institutionnelle (pour l'esclavage, les pensionnats autochtones, etc.), ce qui est prophétique. Mais ces actes aboutissent rarement à une annonce joyeuse de la pleine réhabilitation du pécheur. Le pardon est un idéal prêché, mais sa mise en pratique radicale, au point de confier une mission d'enseignement à l'ancien oppresseur, est quasi inexistante. On craint le scandale pour les victimes.

De l'autre côté, le protestantisme évangélique insiste sur la conversion personnelle et le pardon, ce qui est fidèle au texte. Cependant, cette insistance peut parfois être naïve et « bon marché » : elle occulte la dimension systémique du péché que Meqabis, en tant que chef politique et militaire, doit démanteler. Son repentir n'est pas privé, il transforme toute sa nation. Les Églises peinent à articuler la conversion personnelle et le bouleversement social qu'elle implique. Le résultat est souvent un pardon privé qui laisse intactes les structures injustes, trahissant ainsi l'ampleur de la métanoïa « conversion » ou « repentance », de Meqabis.

2. La justice de Dieu et les conséquences du péché : L'équation brisée

Le texte : Pour Meqabuyan, le lien entre péché et souffrance est une causalité directe. L'arrogance, l'idolâtrie et le rejet de la Loi conduisent inévitablement à la ruine et à la mort spirituelle. La souffrance collective n'est pas un hasard, c'est un symptôme d'une rupture de l'Alliance.

Comparaison avec la vie sociale d'aujourd'hui : Cette vision est proprement insoutenable pour l'homme moderne. Notre pensée est structurée par la sociologie, la psychologie et l'économie, qui expliquent le malheur par des causes immanentes (inégalités sociales, traumas, déséquilibres chimiques, forces du marché).

L'impossibilité créée : Faire un lien direct entre un malheur collectif (une pandémie, une crise économique, une guerre) et le péché du peuple est vu comme de l'obscurantisme dangereux, une insulte aux victimes innocentes. Nous avons tant sacralisé le statut de victime que l'idée même qu'une communauté puisse souffrir des conséquences de ses propres choix idolâtriques (l'argent, le confort, la puissance, le rejet de Dieu) est taboue. La causalité spirituelle est interdite de débat public. L'équation de Meqabuyan est donc brisée, car elle implique une notion de responsabilité collective et de discernement spirituel que notre société laïque ne peut tolérer.

La position des Églises aujourd'hui : Sur ce point, le malaise ecclésial est à son comble. La hiérarchie catholique et les grandes dénominations protestantes ont largement abandonné le langage de la « colère divine » et du châtiment collectif, associé à un passé rigoriste. Le discours est celui du « Dieu Amour » qui souffre avec nous, jamais contre nous. C'est pastoralement compréhensible, mais cela rend le message de Meqabuyan inaudible. On ne sait plus comment parler d'un Dieu juste qui est aussi un Dieu qui permet, voire envoie, des épreuves pour réveiller les consciences.

Certains courants évangéliques, pentecôtistes ou traditionalistes, osent parfois cette rhétorique (« l'ouragan est un châtiment divin »). Cependant, ils le font souvent de manière caricaturale, en désignant des boucs émissaires (les minorités sexuelles, les ennemis politiques), trahissant la profondeur du texte qui voit la responsabilité dans l'idolâtrie intérieure de tout le peuple, y compris des chefs religieux. La position majoritaire est donc un silence embarrassé : on a perdu la grammaire théologique pour parler de la justice rétributive de Dieu dans l'histoire sans tomber dans le fanatisme.

3. La fidélité face à la tentation : L'absolu intolérable

Le texte : Les fils de Meqabees et leur mère Yaonit refusent le compromis le plus infime : manger un morceau de viande sacrifiée aux idoles pour sauver leur vie. Leur fidélité n'est pas négociable, même pour un acte extérieur. La mort est un gain par rapport à la souillure.

Comparaison avec la vie sociale d'aujourd'hui : Le compromis est l'huile essentielle du moteur social moderne. La tolérance, le pragmatisme, le « vivre-ensemble » exigent une flexibilité constante de nos principes.

L'impossibilité créée : Un tel absolutisme est perçu comme du fanatisme, une rigidité idéologique dangereuse qui mène au terrorisme ou à l'intégrisme. Socialement et professionnellement, une personne qui refuserait un acte « symbolique » (signer un document, participer à une célébration, utiliser un certain langage inclusif) au nom d'une fidélité à Dieu et qui serait prête à en mourir (ou à perdre son emploi, sa réputation) serait immédiatement ostracisée, non pas comme martyre, mais comme dangereuse et asociale. L'idée même qu'un absolu religieux transcende le contrat social est une menace pour l'ordre démocratique laïc. Le martyre est réinterprété en pathologie psychiatrique.

La position des Églises aujourd'hui : Les Églises, en Occident, ont largement accepté la logique du compromis, souvent rebaptisée « pastorale » ou « discernement ». La tentation est grande de ne plus prêcher sur les sujets qui fâchent, de gommer les aspérités morales de la foi pour ne pas perdre les jeunes générations ou paraître « has been ».

On ne parle plus du péché, mais de « mal-être » ; on ne parle plus d'obéissance, mais d'« épanouissement ». Un chrétien prêt à risquer sa vie sociale pour une conviction dogmatique est une figure embarrassante, souvent lâchée par sa propre hiérarchie au nom du « dialogue » et de la « paix ». Des exceptions existent (pro-vie, objecteurs de conscience), mais elles sont de plus en plus marginalisées et incomprises au sein même de leurs communautés. Le modèle de Yaonit, exhortant ses fils au martyre, est devenu un scandale même pour les croyants, car il semble contredire l'instinct de survie présenté comme un don de Dieu.

4. L'importance de la Loi de Dieu : Le signe identitaire ostracisé

Le texte : La Loi (Torah) n'est pas un carcan, c'est le fondement de l'identité du peuple de Dieu. Le respect des commandements (sabbat, interdits alimentaires) est l'étendard visible et non négociable de l'Alliance. Mourir pour ne pas manger une viande interdite, c'est proclamer la souveraineté de Dieu sur tous les actes de la vie.

Comparaison avec la vie sociale d'aujourd'hui : La société libérale repose sur la privatisation radicale des croyances. La foi doit être une affaire intime, invisible, qui ne contrarie jamais l'ordre public. L'idée qu'une loi religieuse puisse contraindre des choix visibles dans l'espace public (alimentation, vêtements, jours chômés) est constamment combattue.

L'impossibilité créée : L'expression publique et contraignante de la Loi est immédiatement taxée de communautarisme, d'atteinte à la laïcité, voire de prosélytisme agressif. Un chrétien qui refuserait une pratique sociale commune au nom d'un commandement biblique n'est plus un martyr, c'est un « radicalisé » qui refuse l'intégration. La notion même d'une « Loi de Dieu » supérieure aux lois de la République est juridiquement et socialement une impossibilité. L'espace laïc tolère le religieux comme folklore ou opinion privée, mais le rejette violemment dès qu'il devient une norme de vie alternative et visible.

La position des Églises aujourd'hui : Les Églises majoritaires ont sanctifié cette privatisation sous le terme de « liberté de conscience ».

La théologie dominante, surtout dans le protestantisme, a spiritualisé la Loi : l'important est la foi du cœur, non les œuvres. Les commandements de l'Ancien Testament sont vus comme caducs, ce qui rend le combat des Meqabuyan incompréhensible, voire rétrograde et « judaïsant ». Les Églises ne savent plus quoi faire des fidèles qui, pour des raisons de foi, posent des actes de résistance publique. Soutenir un chrétien qui refuse de travailler le dimanche est déjà difficile ; soutenir un groupe qui, pour des raisons théologiques, adopterait un mode de vie communautaire régi par des règles strictes devient un cauchemar médiatique et pastoral. On leur demandera de « vivre leur foi avec discrétion », ce qui est l'exact opposé du témoignage (murturi) public de Meqabuyan.

5. Le Jugement et l'Au-delà : La boussole éclipée

Le texte : Le martyr n'est possible que par la certitude absolue en la résurrection, le jugement et la rétribution éternelle. La vie présente n'est qu'une ombre ; la vraie vie, la couronne de justice, est après la mort. Le tribunal de Dieu est plus réel que celui du roi païen.

Comparaison avec la vie sociale d'aujourd'hui : C'est le point de rupture le plus total avec notre modernité. Notre société a non seulement oublié l'au-delà, mais elle en a fait un sujet tabou ou une opinion personnelle sans conséquence. L'horizon temporel de l'existence humaine est réduit à la vie biologique et à la mémoire posthume dans l'histoire.

L'impossibilité créée : Vivre en prenant toutes ses décisions présentes à l'aune d'un jugement futur et d'une éternité de bonheur ou de châtement est structurellement impossible dans notre monde. Cela revient à désinvestir la vie présente de toute sa valeur absolue. Sacrifier son bien-être, sa carrière, sa vie pour une réalité invisible et post-mortem est une folie économique, psychologique et sociale. Le héros moderne est celui qui « profite de la vie », qui « n'a pas de regrets » et qui se réalise ici et maintenant. Le martyr de Meqabuyan est l'anti-héros par excellence : il méprise cette vie pour une autre. Cette perspective rend impossible tout compromis avec un système qui érige l'épanouissement terrestre en bien suprême.

La position des Églises aujourd'hui : C'est peut-être le plus grand reniement silencieux. La prédication sur les fins dernières (le jugement, l'enfer, le paradis) a quasiment disparu de la plupart des chaires catholiques et protestantes, diluée dans un message de « projet de vie » et de « développement personnel chrétien ».

Pour être audibles, les pasteurs et prêtres parlent de « sens de la vie », de « valeurs », de « construire un monde meilleur » – toutes choses louables, mais qui restent dans un cadre immanent. La résurrection est devenue un symbole d'espoir pour les projets terrestres, non un événement cosmique et personnel qui relativise tout. En taisant le jugement, les Églises ont désarmé leurs fidèles face à la perspective de la mort et de la persécution. Elles forment non plus des « athlètes de Dieu » prêts à mourir, mais des « thérapeutes de l'âme » cherchant le bien-être. Le message de Meqabuyan est donc structurellement impossible à prêcher sans une conversion radicale de l'Église elle-même, qui devrait cesser de séduire le monde pour le confronter à l'éternité.

En conclusion, ce que les Meqabuyan nous montrent, c'est une foi en exil dans son propre monde. Chacun de ses piliers fondamentaux entre en collision frontale avec les dogmes de notre société liquide, et, plus douloureusement encore, avec les silences et les arrangements de nos propres Églises. Lire ces livres, ce n'est pas seulement découvrir un trésor éthiopien, c'est accepter d'être jugé par lui, et mesurer le chemin vertigineux qui nous reste à parcourir pour que notre foi redevienne, non un supplément d'âme confortable, mais le véritable axe de notre existence temporelle, tendu vers l'éternité.

Meqabuyan à la lumière de la Croix : La Nouvelle Alliance et le Royaume inversé



Nous avons mesuré l'abîme entre les valeurs de Meqabuyan et notre monde. Mais en tant que chrétiens, nous savons que l'histoire du salut a connu un bouleversement définitif : le sacrifice du Christ. L'Ancienne Alliance, fondée sur l'élection d'Israël et la Loi mosaïque, a été accomplie et transfigurée par la Nouvelle Alliance en Son sang. Désormais, il n'y a plus ni Juif ni Grec, le mur de séparation est abattu, et le Royaume est ouvert à tous les peuples. Comment lire Meqabuyan avec ce regard neuf ? Loin d'édulcorer le message, la Croix le radicalise et l'universalise dans ce que l'Évangile appelle le « Royaume inversé » : un royaume où les valeurs du monde sont retournées comme un gant. Relisons nos cinq points à cette lumière pascale, pour notre aujourd'hui.

1. La Repentance et le Pardon : Du roi moabite au centurion Corneille, et à notre voisin

Sous l'Ancienne Alliance : Le roi Meqabis de Moab, un étranger, un ennemi héréditaire d'Israël, se repent et devient docteur de la Loi. Le récit est exceptionnel, presque scandaleux, car il ouvre une brèche dans l'élection exclusive d'Israël.

À la lumière de la Croix et du Royaume inversé : La brèche devient la porte immense ouverte par le Christ. Le sacrifice de Jésus ne rachète pas seulement Israël, mais « les hommes de toute tribu, langue, peuple et nation » (Apocalypse 5, 9). Dans la Nouvelle Alliance, le récit de Meqabis trouve son accomplissement parfait : tout ennemi, tout

opresseur, tout pécheur, sans distinction de sang ou de passé, peut non seulement être pardonné mais devenir un pilier de l'Église. L'apôtre Paul, persécuteur des chrétiens, devient le docteur des nations. Le Centurion Corneille, officier de l'armée d'occupation romaine, est le premier païen baptisé. Le Royaume inversé se moque des généalogies et des statuts de victime ou de bourreau.

Transcription dans le monde d'aujourd'hui

L'événement ancien : Un roi païen oppresseur se convertit.

L'événement transfiguré par la Croix : Ce n'est plus seulement un roi lointain. C'est l'ancien trafiquant d'êtres humains qui devient pasteur et libérateur des captifs. C'est l'ancien pharisien radical, tueur de chrétiens, qui se convertit et devient missionnaire de l'amour du Christ, risquant sa vie pour ses anciennes victimes. C'est le cadre d'une multinationale qui s'est enrichi sur l'exploitation et qui, touché par la grâce, abandonne tout pour créer un réseau d'économie solidaire. La société refusera toujours de croire à cette transformation, la jugeant impossible ou manipulatrice. Mais le Royaume inversé l'exige et la crée, car la Croix nous apprend que personne, absolument personne, n'est au-delà de la rédemption totale. Le jugement s'appliquera à tous : au persécuteur sur sa repentance réelle, et à la victime sur sa capacité à pardonner comme le Christ a pardonné. « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. »

2. La justice de Dieu et les conséquences du péché : De la causalité nationale à la responsabilité personnelle et cosmique

Sous l'Ancienne Alliance : La souffrance collective d'Israël est présentée comme la conséquence de l'infidélité nationale à l'Alliance. La justice de Dieu est rétributive et se lit dans les événements politiques et militaires.

À la lumière de la Croix et du Royaume inversé : La Croix pulvérise cette lecture mécanique. L'Innocent par excellence, le Fils de Dieu sans péché, subit la souffrance la plus injuste et la plus totale, non pour ses fautes, mais pour les nôtres. La causalité « péché = souffrance immédiate » est donc brisée pour le juste. Désormais, la souffrance peut être une participation à la Passion du Christ, un mystère de communion rédemptrice. Mais le principe de la justice divine n'est pas aboli, il est intériorisé et eschatologique : le péché conduit à la mort spirituelle, la plus terrible, et le jugement final rétablira toutes choses dans une justice parfaite, visible ou invisible ici-bas.

Transcription dans le monde d'aujourd'hui

L'événement ancien : Une nation vaincue à cause de son idolâtrie.

L'événement transfiguré par la Croix : Nous ne pouvons plus pointer du doigt une catastrophe nationale en disant « c'est la punition de Dieu », car le péché est mondial et les victimes innocentes sont nombreuses – le Christ est avec elles. En revanche, nous devons proclamer avec une force accrue que le rejet de Dieu, personnel et collectif, a des conséquences spirituelles mortelles. L'idolâtrie moderne (argent, pouvoir, plaisir, ego) conduit nos sociétés à une désespérance, une fragmentation et une violence qui sont les signes avant-coureurs de la mort éternelle. L'effondrement écologique, les épidémies de solitude, les crises de sens ne sont pas des punitions arbitraires, mais les fruits naturels et amers de notre divorce collectif d'avec le Dieu de la vie. Le Royaume inversé nous appelle à une lecture non pas superstitieuse mais prophétique de l'histoire : nous récoltons ce que nous semons, et sans repentance, la mort spirituelle est au bout du chemin. Ce n'est plus le châtiment d'un Dieu vengeur, c'est l'autodestruction de

l'humanité livrée à elle-même, dont le Christ est venu nous sauver. Et nous serons tous jugés sur notre participation ou notre résistance à cette logique de mort.

3. La Fidélité face à la Tentation : De la viande sacrifiée à l'adoration de l'idole mondialisée

Sous l'Ancienne Alliance : Les fils de Meqabees refusent de manger une viande sacrifiée aux idoles, un acte rituel qui souille l'appartenance au Dieu unique.

À la lumière de la Croix et du Royaume inversé : Saint Paul explique que l'idole n'est rien en soi (1 Corinthiens 8). Mais l'enjeu est déplacé et radicalisé. Il ne s'agit plus d'un aliment rituel, mais de confesser ou de renier le Christ devant les hommes. Le martyre n'est plus un refus rituel, c'est l'union suprême au Christ crucifié. « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera » (Matthieu 16, 25). L'absolu du témoignage est poussé à son comble universel : il ne s'agit plus de la Torah, mais de la Personne même de Jésus, mort et ressuscité.

Transcription dans le monde d'aujourd'hui :

L'événement ancien : Refuser une nourriture impure pour ne pas renier son identité.

L'événement transfiguré par la Croix : L'idolâtrie moderne n'est pas un panthéon de statues, mais un système global et séducteur. La tentation est de « s'aligner », de « ne pas faire de vagues », de participer à l'adoration collective des idoles contemporaines : l'Argent, le Plaisir sans limite, l'Autonomie absolue du Moi. Pour un chrétien aujourd'hui, l'acte de fidélité peut être le refus d'un « business as usual », « comme si de rien n'était », « les affaires continuent », « comme d'habitude » immoral, le refus de célébrer une idéologie contraire à l'Évangile (même si tout le bureau s'y plie), le refus de réduire sa foi au silence pour préserver sa tranquillité sociale. Chaque chrétien est appelé à un « martyre blanc » ou rouge : le sacrifice de sa réputation, de sa carrière, de ses amitiés, parfois de sa vie (comme en de nombreux pays aujourd'hui), pour confesser que « Jésus est Seigneur », et non César, l'opinion publique ou le marché. Le Royaume inversé nous promet que ces « perdants » apparents sont les véritables vainqueurs dans l'éternité. Et nous serons tous jugés sur notre fidélité, non à une loi, mais à une Personne.

4. L'Importance de la Loi de Dieu : De la Torah écrite à la Loi du Christ gravée dans les cœurs par l'Esprit

Sous l'Ancienne Alliance : La Loi de Moïse, avec ses commandements visibles et contraignants, est l'étendard identitaire du peuple élu.

À la lumière de la Croix et du Royaume inversé : La Loi n'est pas abolie, elle est accomplie et intériorisée par l'Esprit Saint. Le Christ donne un commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jean 13, 34). L'étendard identitaire n'est plus un signe extérieur (circoncision, alimentation), mais l'Amour, un amour qui va jusqu'au sacrifice de soi pour l'ennemi. Cet amour est la « Loi du Christ » (Galates 6, 2). Il n'est pas moins contraignant, il est infiniment plus exigeant. Il ne s'agit plus de ne pas manger de porc, mais de laver les pieds de celui qui va vous trahir et de prier pour ceux qui vous crucifient. La visibilité du chrétien n'est pas un uniforme, mais une vie cruciforme qui dérange le monde par sa douceur et sa radicalité.

Transcription dans le monde d'aujourd'hui

L'événement ancien : Afficher sa fidélité à Dieu par des rites visibles distinctifs.

L'événement transfiguré par la Croix : La Loi du Christ est le code de conduite du Royaume inversé. Aimer ses ennemis, bénir ceux qui persécutent, pardonner soixante-dix-sept fois sept fois, refuser la logique de la vengeance, partager ses biens avec les pauvres. Aujourd'hui, cette Loi crée un peuple à part, non par des vêtements, mais par un comportement qui défie radicalement les lois du marché, de la compétition sociale et de l'affirmation de soi. Une communauté chrétienne qui vit concrètement la Loi d'amour du Christ – en accueillant le migrant, en payant un salaire juste au-delà de l'obligation légale, en visitant le prisonnier, en refusant le commérage et la calomnie – devient un signe de contradiction dans le monde. Cette « obéissance » n'est pas un légalisme, c'est la manifestation visible de la vie du Christ en nous. L'Église est ce peuple de toutes les nations, sans autre élection que celle de l'Amour. Et nous serons tous jugés sur l'amour concret que nous aurons manifesté aux plus petits de nos frères, qui sont le Christ Lui-même (Matthieu 25).

5. Le Jugement et l'Au-delà : De l'espérance des martyrs Maccabées à la résurrection du Christ, prémices de la nôtre

Sous l'Ancienne Alliance : Les martyrs de Meqabuyan meurent dans l'espérance de la résurrection et d'une couronne de justice. Leur foi est une aurore puissante.

À la lumière de la Croix et du Royaume inversé : La résurrection n'est plus une espérance lointaine, elle est un fait historique advenu en Christ. Jésus est le « premier-né d'entre les morts ». Notre espérance est certaine parce que nous sommes déjà greffés sur le Ressuscité. Le jugement n'est plus seulement une sentence, c'est la rencontre avec l'Amour crucifié. « Le jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière » (Jean 3, 19). La vie éternelle n'est pas une récompense à gagner, mais une communion avec le Christ déjà commencée et qui s'épanouira en plénitude. Le martyre est le moment où cette communion invisible devient pleinement visible : le martyr ne meurt pas pour le Christ, il meurt avec le Christ, et vit en Lui.

Transcription dans le monde d'aujourd'hui

L'événement ancien : Mourir dans l'assurance d'une récompense future.

L'événement transfiguré par la Croix : Notre rapport à la mort et au jugement est transformé. Pour le chrétien, la mort a perdu son aiguillon. La vie terrestre n'est pas dévalorisée, mais elle est vécue comme une liturgie, une offrande, un chemin de sainteté qui prépare la rencontre nuptiale avec l'Époux. Face à un monde qui cache la mort, le chrétien la regarde en face comme une porte. La grande question de notre vie n'est plus « comment réussir ? » mais « comment aimer pour être prêt à la rencontre du Seigneur ? ». Cela change tout : nos priorités, nos combats, notre rapport au temps et à l'argent. Nous pouvons vivre dans la joie et la liberté intérieure, même au milieu des pires tempêtes, car notre citoyenneté est dans les cieux. Et ce message est pour tous les peuples. Il n'y a plus de peuple élu, mais un appel universel à la sainteté. Le jugement dernier ne sera pas un examen de notre appartenance ethnique ou rituelle, mais la révélation de notre amour. « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger... » C'est le critère unique et universel du Royaume inversé. Et face au Juge, qui est aussi l'Avocat et la Victime, nous ne nous présenterons pas avec nos mérites, mais enveloppés de Sa seule miséricorde, que nous aurons, ou non, partagée avec les autres.

La Nouvelle Alliance n'a donc pas adouci le message de Meqabyan. Elle l'a porté à son incandescence, lui ôtant toute limitation ethnique ou rituelle pour en faire la charte universelle et paradoxale du Royaume. Les martyrs éthiopiens, en conservant ces livres, nous ont gardé un miroir prophétique. Aujourd'hui, ces textes nous somment de choisir notre camp : celui des arrangements mondains qui mènent à la mort, ou celui du Royaume inversé où, en perdant tout avec le Christ, nous trouvons la Vie éternelle, offerte à tous, sans exception.

Le monde d'aujourd'hui

La radicalité évangélique ne se vit pas dans une fuite hors du monde, mais dans une obéissance transformatrice à l'intérieur des structures mêmes de ce monde. Saint Jean-Baptiste, précurseur du Royaume inversé, ne demandait pas aux soldats de désertir, mais de ne pas abuser de leur pouvoir. C'est une règle d'or pour toute profession, y compris celle d'entrepreneur.



La sainteté dans les structures du monde : une obéissance qui transforme

Une lecture trop rapide des Meqabyan et de la radicalité du Royaume inversé pourrait nous faire penser que la seule voie de sainteté est la rupture totale avec le monde, le martyr sanglant ou la fuite au désert. Or, l'Évangile nous montre un chemin plus subtil et tout aussi exigeant : celui de la présence transformatrice au cœur des réalités temporelles.

Rappelez-vous la prédication de Jean-Baptiste. La foule, les publicains, et même les soldats – ces derniers étant les instruments de l'occupation romaine – viennent lui demander : « Que devons-nous faire ? » La réponse du Précurseur

est stupéfiante de réalisme et de sainteté pratique. Il ne leur dit pas : « Désertez ! Quittez cette armée impie ! » Il leur ordonne : « Ne faites violence à personne, ne dénoncez personne à tort, et contentez-vous de votre solde » (Luc 3, 14). C'est-à-dire : restez à votre place, mais cessez d'être des prédateurs. L'obéissance à l'ordre légitime reçu n'est pas une compromission, mais un cadre que la foi doit sanctifier de l'intérieur en refusant l'injustice que le système pourrait autoriser.

Ce principe s'applique avec une force prophétique à la vie professionnelle d'aujourd'hui. Un soldat du Christ dans le monde de l'entreprise, de l'industrie ou du commerce n'est pas appelé à quitter son poste, sauf si celui-ci lui commande intrinsèquement le mal. Il est appelé à être un ferment de justice et d'humanité dans un monde déchu.

L'entrepreneur d'hier et d'aujourd'hui : un même schéma sous le regard de Dieu

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le développement d'une vigne, d'un champ ou d'un troupeau dans l'Israël antique, et le développement d'une industrie, d'une start-up ou d'une multinationale aujourd'hui, relèvent du même schéma anthropologique et spirituel. Dans les deux cas, un homme ou une femme déploie une énergie créatrice pour organiser des ressources, faire fructifier des talents, fournir un travail et un pain à des familles, et contribuer au bien commun matériel.

La différence n'est pas dans la structure, mais dans le cœur qui l'anime et la finalité qu'il poursuit. La Loi de Moïse, que les Meqabyan défendaient jusqu'à la mort, était truffée de commandements pour l'entrepreneur d'alors :

- Tu paieras le salaire de ton ouvrier avant le coucher du soleil (Deutéronome 24, 15).
- Tu ne moissonneras pas jusqu'à la limite de ton champ, tu laisseras un coin pour le pauvre (Lévitique 19, 9).
- Tu auras un poids juste et une mesure juste (Deutéronome 25, 15).

Transcription pour l'entrepreneur chrétien d'aujourd'hui :

L'entrepreneur chrétien du XXI^e siècle est face au même défi et à la même promesse. La structure (SARL SA, en nom) n'est qu'un outil. La question du Royaume inversé va se poser dans le comment :

- « Ne faites violence à personne » : Comment traite-t-il ses employés, ses fournisseurs, ses concurrents ? Use-t-il de son pouvoir économique pour écraser, humilier, harceler ? Ou exerce-t-il une autorité de service, comme le Christ lavant les pieds ?
- « Ne dénoncez personne à tort » : Dans un monde de concurrence féroce, cède-t-il à la calomnie, au dénigrement, à la manipulation de l'information pour détruire un rival ?
- « Contentez-vous de votre solde » : Pour l'entrepreneur, cela ne signifie pas ne pas chercher à développer son affaire, mais ne pas faire de la cupidité et de l'accumulation sans limite la raison d'être de son travail. La juste marge, le bénéfice légitime qui permet de rémunérer, d'investir et de partager, plutôt que la rente prédatrice et l'optimisation fiscale érigée en art suprême.
- Laisser un coin du champ pour le pauvre : Comment sa prospérité peut-elle irriguer des œuvres de miséricorde, créer des emplois pour ceux qui sont exclus du marché, soutenir des initiatives de développement intégral ?

Le développement d'une vigne ou d'une usine automobile répond au même appel divin : « Cultive et garde la terre » (Genèse 2, 15). Le Royaume inversé ne détruit pas l'ordre de la création, il le guérit de la rapine du péché. Ainsi, le chef d'entreprise chrétien n'est pas un loup déguisé en agneau, ni un agneau qui se croit obligé de devenir un loup pour survivre. Il est un intendant du Royaume, qui manie les réalités matérielles avec la crainte de Dieu et l'amour du prochain, sachant qu'il rendra compte non de son chiffre d'affaires, mais de la justice et de la charité avec lesquelles il l'a réalisé. Rien de nouveau, en effet, mais toute la nouveauté permanente de l'Évangile vécu dans l'ordinaire des jours et des affaires. Qui la pratique réellement ?

À vous qui cherchez la vérité,

Vous venez de lire ces analyses. Peut-être êtes-vous arrivés ici avec une soif, une question intérieure, ou simplement l'intuition que certains livres portent plus de lumière que d'autres.

Ces pages vous ont montré une chose : derrière les récits, les mythes et les personnages, une vérité se cache, attendant d'être reconnue. Qu'il s'agisse d'une quête héroïque ou d'un chemin intérieur, chaque œuvre analysée ici porte une trace de cette recherche qui est aussi la vôtre.

Chercher la vérité, c'est apprendre à discerner.

Dans un monde saturé de bruits, d'illusions et de contre-vérités, aiguïser son regard est une nécessité. Ces analyses sont comme des exercices : elles vous aident à reconnaître ce qui élève, ce qui construit, et à rejeter ce qui disperse ou enferme.

Ne cessez jamais de chercher.

La vérité se donne à ceux qui la désirent d'un cœur sincère. Elle n'est pas une idée froide, mais une présence qui transforme, un chemin qui se dévoile pas après pas. Puisse ce que vous avez lu ici nourrir votre quête, affermir votre esprit et vous donner le courage de continuer à marcher vers la lumière.

Bonne route à vous !

Ma foi, ma liberté

Alors, pourquoi rester croyant ? Parce que la foi se nourrit du texte lui-même, étudié de manière critique, comparé, interrogé. Elle se nourrit du silence et de la solitude parfois. Elle se nourrit de la quête, non des réponses imposées.

Bien fraternellement.

Franco